

ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions

représentation des dieux, ainsi que des structures culturelles de ces établissements ruraux et de quelques dépotoirs et dépôts rituels leur étant associés, l'amène à conclure que les usages rituels des élites propriétaires étaient ancrés dans une tradition culturelle locale, qui transcendait les classes sociales et mêlait à la fois des éléments indigènes et romains. Or, son affirmation selon laquelle il n'y avait pas de distinction entre les pratiques culturelles des villas et celles qui prenaient place dans des habitats ruraux plus modestes ou dans des sanctuaires publics aurait été plus convaincante s'il avait analysé, à titre de comparaison, les vestiges de culte identifiés dans des exemples représentatifs de ces autres espaces.

Aude Durand (« Réflexions sur le devenir et la propriété des *sacraria* en contexte domestique », pp. 333-357) clôt l'ouvrage avec une étude sur le droit de propriété des sanctuaires installés dans les maisons et les boutiques romaines – étaient-ils affectés aux dieux ou bien 194 faisaient-ils partie du patrimoine du *paterfamilias*? – et sur le devenir de ces lieux de culte lorsque les bâtiments changeaient de propriétaires. Les sources juridiques et littéraires et les données archéologiques de Pompéi analysées par l'auteure révèlent que ces sanctuaires, tout comme les établissements où ils étaient placés, étaient patrimoniaux. Quand l'établissement passait entre les mains d'un membre de la même famille, les cultes du

paterfamilias antérieur étaient préservés et poursuivis et, avec eux, étaient conservés les aménagements et le mobilier culturels. En revanche, dans le cas d'une vente ou donation à quelqu'un d'extérieur à la famille, les vieilles niches culturelles (le type de sanctuaire domestique sur lequel Durand se focalise) étaient condamnées et de nouvelles niches étaient aménagées au-dessus ou à proximité, sinon déplacées, pour l'installation des cultes familiaux du nouveau propriétaire.

Le volume ne propose pas de chapitre conclusif ni de bibliographie finale, mais contient trois index utiles (*rerum*, *deorum* et *locorum*). Tous les articles sont illustrés par de nombreuses photographies d'excellente qualité, accompagnées parfois de cartes et de graphiques. On pourrait regretter le manque de renvois internes, ainsi que de cohérence terminologique dans la désignation des différents types de sanctuaires domestiques. Néanmoins, il ne fait aucun doute que cet ouvrage constitue une contribution majeure à nos connaissances sur la religion domestique dans le monde romain, qui dépasse largement l'état de l'art par les dossiers étudiés et l'originalité de la perspective théorique et méthodologique adoptée, ouvrant ainsi de nouvelles voies de recherche.

BEATRIZ PAÑEDA MURCIA
Université de Lund

SERGE DUNIS, *L'Ours, la Vague et la Lionne. Anthropologie de la mort en couches*, Paris, CNRS éditions, 2022, 664 pages, ISBN 978-2-271-12958-1.

L'ouvrage fait suite à *L'Île aux femmes. 8 000 ans d'un seul et même mythe d'origine en Asie-Pacifique-Amérique*, publié en 2016 aux mêmes éditions et dans la même collection (« Bibliothèque de l'anthropologie ») dirigée par Maurice Godelier. Dans une brève introduction, l'auteur revient sur cette première recherche tout en dessinant les contours de la présente

enquête. Après avoir pisté un mythe des par-turientes de la culture austronésienne dans le Pacifique, et en avoir déterminé l'origine asiatique et la présence en Amérique, il s'agit désormais de mettre en évidence des mythes montrant l'unicité culturelle de peuples d'Asie ayant migré vers l'extrême-est océanique et l'extrême-ouest continental: « consolider les

liens mythologiques établis, donc retrouver l'homogénéité culturelle des deux rives de la mer de Béring; achever de se défaire (...) de l'opposition entre diffusion culturelle et invention plurielle» (p. 18). Dans sa manière de chercher à démontrer l'unité culturelle par les mythes, Serge Dunis prolonge tout en l'étendant géographiquement les *Mythologiques* de Claude Lévi-Strauss, qui avait mis en évidence cette unité pour le continent américain en son entier.

De la même manière que l'enquête sur les mythes de l'île aux femmes avait conduit l'auteur à devancer travaux archéologiques et génétiques pour montrer l'unicité du peuplement austronésien dans le Pacifique, atteignant la côte de l'Amérique et peuplant Hawaï, l'île de Pâques et, en dernier lieu, la Nouvelle-Zélande – « la mythologie du précieux tubercule amérindien importé pour opérer une authentique révolution agricole océanienne: la patate douce (...) a permis aux Hawaïens de mettre en culture les piémonts de leurs puissants volcans, aux Maori de s'adapter à la zone tempérée, aux Pascuans de survivre à la déforestation » (p. 17) –, il estime que la mise en évidence de l'unicité des mythes d'Asie jusqu'en Amérique permet de poser l'hypothèse d'un peuplement amérindien plus ancien et par voie maritime et non terrestre, comme il est d'usage de l'envisager: « Le va-et-vient permanent entre les deux rives de Béring restituée, amplifiée, détaille l'homogénéité culturelle de ces marges du Pacifique. C'est par voie maritime que les humains sont passés d'Asie en Amérique, bien avant que le glacier du pôle, il y a 11 500 ans, n'ouvre une voie terrestre » (p. 19). Il est vrai que l'archéologie est en train de remettre complètement en cause la thèse d'un peuplement unique par le détroit de Béring. Un peu comme avec la théorie du rift africain pour expliquer la station bipède des premiers hominidés, les découvertes archéologiques battent en brèche les constructions scientifiques. En ce qui concerne le peuplement amérindien, comme pour le peuplement océanien du Pacifique, les raisonnements académiques résistent pour ad-

mettre que le réel est souvent bien plus complexe que la logique scientifique.

L'ouvrage, comme le précédent, très bien écrit et illustré avec talent par l'auteur lui-même, est le fruit d'un travail admirable et singulier. Précisons que se lancer dans sa lecture, comme dans celle du précédent, équivaut à s'embarquer dans un périple digne des navigations austronésiennes dans le Pacifique qui représente, comme aime à le rappeler l'auteur, un tiers du globe terrestre. C'est la raison pour laquelle nous ne pourrions rendre compte de la démonstration tant elle nous subjuge. Même si Serge Dunis estime que celle-ci dépasse la question de la diffusion des mythes ou de l'invention de ceux-ci dans une culture donnée – les deux phénomènes se conjuguant –, il nous semble qu'elle trouve surtout sa pertinence dans la diffusion et la transformation à grande échelle de mythes à l'origine identiques. Il y a au moins deux livres distincts dans cet ouvrage: d'une part, une démonstration diffusionniste pour établir la preuve d'une même humanité sur deux continents et un océan; d'autre part, une interprétation anthropologique de mythes, de rites et de lieux relatifs à la mort en couches. Car, selon Serge Dunis, « le mythe est la boîte noire des sociétés » (p. 150). Sa phrase de conclusion illustre sa démarche: « Cavernes, rites et mythologie nous ramènent à l'essentiel » (p. 619). En effet l'auteur ne nous invite pas qu'à un voyage dans l'espace, il nous convie aussi à un voyage dans le temps, nous ramenant à l'Antiquité orientale et même à la préhistoire. Or, les équivalences qu'il établit entre les lionnes de la grotte Chauvet et la Lamashtu mésopotamienne (pp. 612-619), démontre léonine s'en prenant aux parturientes – comparable à la Sekhmet égyptienne oubliée par l'auteur –, nous semblent aventureuses. De même, pour le sacrifice de l'ours chez les Gilyak et les Aïnou d'Asie septentrionale et extrême-orientale, quand il conduit le parallèle avec le sacrifice humain des Tupinamba, en Amérique du Sud, on reste sidéré par la question posée: les femmes parant le prison-

nier promis à une mort certaine, à l'image de celles nourrissant l'ourson, le sacrifice humain ne pourrait-il pas être ramené à un exorcisme de la mort périnatale (p. 284) ?

Ce comparatisme débridé rend la lecture du livre difficile et, surtout, affaiblit la portée de la démonstration. Même en pensant que les grottes du Paléolithique matérialisent en quelque sorte la cavité sexuelle féminine – Alain Testart et Valérie Lécivain identifiant nombre de symbolisations féminines et y voyant la formalisation de l'origine du monde (p. 345) –, on ne saisit pas comment Dunis infirme leur interprétation, qui ferait de ces grottes l'émanation d'une obsession de la reproduction naturelle, pour avancer la sienne : « la grotte met en scène les dangers inhérents à la reproduction humaine (...) : prix fort à payer pour la bipédie (...) » (p. 346). Dans la préface à *L'île aux femmes*, Maurice Godelier avait émis quant à la démarche et aux interprétations proposées de nombreuses réserves que nous faisons nôtres. Que reprochait-il à l'auteur dont, par ailleurs, il disait admirer l'érudition et la force de travail ? Il relevait d'abord que l'analyse structurale des mythes selon Lévi-Strauss ne consistait pas uniquement à relever des analogies entre différents récits, ce qui ne conduit qu'à une lecture en surface de ces mythes. Il notait ensuite que la conception d'un corps féminin révéral à l'origine, pour être ensuite soumis aux

hommes, relève d'une pensée contemporaine quelque peu anachronique. Le mythe peut avoir une portée idéologique en ceci qu'il dénigre un matriarcat originel asocial, cruel et en partie stérile. Il ne montre pas par une lecture trop littérale la difficile destinée humaine soumise aux morts en couches. Comme on le sait, dans les mythes, ce n'est pas la nature qui est cruelle pour les hommes – ils produisent des rites pour tenter de s'en prémunir justement –, mais les hommes qui sont cruels entre eux ou avec les animaux et des monstres mi-hommes mi-animaux. Ainsi, on aurait aimé que, dans cet ouvrage, la question de la diffusion de mythes pour des questions de peuplement ne soit pas confondue avec celle de la signification anthropologique d'un mythe qui demande, quoi qu'il en soit, à être interprété de différentes manières. Un petit ouvrage synthétisant ces deux gros livres, et se concentrant tout en les distinguant sur les deux problématiques essentielles – les questions de peuplement révélés par les mythes d'un côté, l'analyse structurale du mythe même de l'île aux femmes de l'autre –, serait sans nul doute le bienvenu pour donner au lecteur un accès plus aisé à la pensée foisonnante de Serge Dunis.

CHRISTOPHE LEMARDELÉ
Laboratoire d'études sur les
monothéismes, Paris

196

CHRISTOPHE GRELLARD, *La Possibilità dell'errore. Pensare la tolleranza nel medioevo*, Rome, Aracne Editrice (« Flumen sapientiale », 12), 2020, 185 pages, ISBN : 978-88-255-3198-5

In this monograph, Christophe Grellard addresses a key transformation in the epistemology of the Catholic Church. The late antique Church Fathers agreed that true belief in the Christian faith was a non-negotiable condition of salvation, but in 1964, the constitution *Lumen Gentium* of Vatican II recognized the possibility of salvation for not only adherents of the Abrahamic religions, but also those

who seek the image of God in blameless ignorance. The puzzle at the heart of this book is this change of mentality: how did it come about? Christophe Grellard identifies the period in medieval theology between Abelard and Second Scholasticism, the twelfth and sixteenth century, as a time of development of concepts in which the necessary conditions for religious tolerance were established.